

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No 106

OTTAWA, VENDREDI 29 MAI 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Le patriotisme

HIER ET AUJOURD'HUI

Même dans les âmes où la foi religieuse est morte une autre vibre encore — et plus fortement que jamais, — la foi patriotique.
Dire que le patriotisme est un sentiment moderne, ce serait oublier Jeanne d'Arc. Mais il faut reconnaître qu'aux siècles derniers, ce sentiment était encore bien incertain, qu'on avait des doutes qu'il impose, du dévouement, des sacrifices qu'il exige, une notion assez vague. On servait alors le roi plutôt que le pays; et ceux dont le roi ne représentait plus les intérêts politiques ou religieux n'hésitaient guère à s'allier contre lui avec l'étranger.

On voit tout à tour les huguenots s'appuyant sur les princes allemands, sur l'Angleterre, à qui ils livrent, en 1562, le Havre — puis les chefs de la Ligue ou de la Fronde recherchant les concours de l'Espagne, sollicitant ses subsides, lui ouvrant les portes qu'ils sont chargés de défendre; Turenne obtenant, à ce prix, le commandement d'une de ses armées, qui doit pénétrer en France; Condé combattant sous son drapeau pendant sept ans; et beaucoup de ces transfuges songeant à faire passer la France sous le sceptre de son roi, — comme voudront le faire, sous la Régence, les meneurs de la conspiration de Callamare; la duchesse du Maine, le prince de Conti, les cardinaux de Polignac, de Rohan, de Bissy, le duc de Richelieu, le comte de Laval, entraînant derrière eux tous grand nombre d'officiers et une partie de la noblesse de Bretagne, qui a promis de livrer les ports de cette province à la flotte espagnole.

Ceux qui portaient l'épée croyaient pouvoir disposer de leur guise.

Le comte de Bourbon, ayant eu avec la cour une querelle d'ordre privé, va se mettre au service de Charles Quint, suivi de plusieurs gentilshommes, pour l'aider à démembrer la France. — Trouvant que le roi ne le traite pas assez bien Brantôme voulait également s'enrôler dans l'armée ennemie; estropié par une chute de cheval il doit y renoncer. — Gassion (celui qui devint être maréchal) demande à entrer aux mousquetaires; dépeint de n'avoir pu l'obtenir, il passe en Allemagne (ou Bassompierre, un autre futur maréchal, venait de servir avant lui), puis en Suède. — Bonneval, piqué d'une lettre un peu vive, de Chamillart, son ministre, lui signifie que s'il n'a pas reçu dans les huit jours réparation de cette offense il ira servir l'Empereur. Il le fait comme il le dit, et est condamné à mort. Quinze jours plus tard, le Prince d'Auvergne déclare également à Chamillart que, ne pouvant obtenir de quoi vivre, il va en chercher en Bavière. Le roi ne s'en fâche trop; mais comme ce transfuge fait du tapage cisbaud hautement, montre son épée, qu'il crie partout être celle de Turenne et qu'il la rendra aussi fatale à la France qu'elle y a été victorieuse, Louis XIV se décide à lui faire son procès: comme Bonneval il est pendu en effigie. Même condamnation pour même cause, est, peu après prononcée contre le prince d'Elbouf, le marquis de Mangalier et plusieurs officiers qui les ont suivis dans leurs défections.

Mais l'opinion du temps d'attribuait sans doute à ses condamnations aucun caractère infamant, car ceux qui les avaient encourus n'en contribuaient pas moins à faire figure dans le monde. Le comte de Bonneval malgré ce peut caser judiciaire qui, de nos jours, rendrait, un établissement difficile, épousa par la suite, une Biron; et le prince d'Elbouf, la fille du duc de Salza; et le prince d'Auvergne, la sœur du duc d'Artemberg.

Richelieu, qui, pour avoir voulu livrer Bayonne à l'Espagne, avait été mis par le régent à la Bastille, n'y resta que quelques semaines; et au bout de trois mois, tout fut oublié: Le Président les Mesmes, convaincu d'avoir promis à cette puissance, par écrit, le concours du Parlement, en était quitte pour une forte semonce et gardait sa place.
Sous le règne suivant, ces mœurs militaires ne s'étaient pas sensiblement modifiées. Pendant que Louis XV avait à son service plusieurs officiers généraux d'origine étrangère, nos gentilshommes n'hésitaient pas à aller chercher, de même, fortune au dehors.

Le comte de Saint-Germain, — qui avait déjà servi en Allemagne, avant de devenir lieutenant-général en France, — se brouille avec son chef, le maréchal de Broglie: il passe au service du roi de Danemark, qui le fait feld-maréchal. Celui-ci étant mort, il se retire à Lauterbach, d'où Louis XVI le rappelle pour le nommer ministre de la guerre.
Dégoûté de l'insuccès d'une promesse que ce ministre lui avait faite pour son avancement, le marquis de La Fayette prit le parti de faire armer en secret un navire sur lequel il s'embarqua, avec cinquante autres officiers, pour aller rejoindre Washington.

Trouvant tout simple de combattre sous les ordres d'un prince étranger, on n'éprouvait guère plus de scrupules à en être soudoyé. Depuis le connétable de Montmorency jusqu'au cardinal Dubois, la liste serait longue des grands personnages, civils et militaires, qui reçurent une pension de telle ou telle puissance pour servir ses intérêts aux dépens des nôtres.

Voltaire, qui se proposait de renouveler les idées de ses contemporains, ne chercha pas à les modifier sur ce point. Moins qu'aucun autre il ne semblait voir souvent qu'un préjugé digne de raillerie.

Rajeunissant l'axiome égoïste de Cicéron, — Patria est ubicumque bene est, — il disait: "On a une patrie sous un bon roi, on n'en a pas sous un méchant." Il ajoutait que, même sous un bon roi, on ne peut avoir de la patrie là où l'on n'a pas d'intérêts. Se trouvant mal, lui-même dans la sienne, il ne paraissait guère y tenir; car il regrettait de l'avoir pas "les Anglais pour concitoyens et Frédéric III pour maître".

N'ayant point ce bonheur, il s'en consolait en adulant le roi de Prusse, comme s'il eût été le plus dévoué de ses sujets, en le félicitant même de nous avoir battus.

Quand on se rend compte de cet état d'esprit, on s'étonne moins qu'il ait écrit la Pucelle et que les salons, les bouillottes de son temps en aient fait leur délice. L'idée que saïr notre sainte hermine, c'était agir en mauvais citoyen ne pouvait guère entrer dans les cervelles de cette époque.

Les gentilshommes émigrés pendant la Révolution ne croyaient pas davantage manquer à leur devoir civique; ils pensaient le remplir, au contraire, en combattant le grappeau tricolore, sous le seul qu'ils connaissent, auquel ils crussent devoir soumission et fidélité.

Les républicains, qui leur reprochaient de trahir la patrie, ne la servaient par eux-mêmes avec un complet désintéressement. En combattant pour le pays, ils combattaient pour leur parti. S'ils entrèrent en lutte avec l'Europe, ce ne fut pas, comme le veut la légende accréditée par eux pour défendre le sol national, que les puissances, assez indifférentes à nos affaires, ne songeant nullement à envahir; ce fut d'abord, — ils l'ont avoué, — pour jeter à terre le trône de Louis XVI, ensuite pour ébranler celui des autres princes.

peau national, les royalistes voient l'ennemi.
Lorsqu'en 1794, l'abbé de Pradt annonce à Mallet du Pan la bataille de Tournai "qui faillit être perdue", il veut dire que nous avions failli la gagner.
" Mais heureusement, écrit-il, les Autrichiens avaient trois fois plus d'artillerie que les Français." Sa joie cependant aurait pu être plus vive: " Si M. de Kinski ne s'était pas amusé à piller un village, l'armée française périssait!"

Le pauvre homme, hélas! s'était réjoui trop tôt. Il trouve à lettre pour y ajouter ce post-scriptum navré: " Je ne connaissais pas encore tous nos malheurs: Mack se retire!"

Quand le comte d'Artois écrit: " Il n'y a plus qu'à souffrir et à gémir dans le silence", cela veut dire que les armées françaises sont partout victorieuses.
Quand le comte de Provence écrit: " Tout va bien dans la péninsule", cela veut dire que nous en sommes chassés et que, comme il l'ajoute, pour justifier sa satisfaction, " Wellington avance".

Non content de faire des vœux pour l'ennemi, beaucoup le secondent plus efficacement. Les uns lui fournissent des renseignements stratégiques, des plans d'invasion, — comme Pichegru, comme Villot, comme Dumouriez, dont l'Angleterre paye grassement les conseils.

Les autres s'enrôlent dans les armées étrangères; plusieurs dans l'armée autrichienne, le plus grand nombre dans l'armée russe, — où figurent, outre Moreau et son aide de camp Rapatel, le duc de Richelieu, ses deux neveux, MM. de Rochechouart, les comtes de Lange-rou, de Lambert, de Damas, de Saint Priest, d'Olonne, d'Aumont, le marquis de Montpeyrou, le prince de Proglie-Revel, le duc de Crussol, etc., — sans compter Pozzo di Borgo, plus diplomate que militaire, allant, de cour en cour, exciter l'ardeur de nos ennemis et nous en susciter de nouveaux.

Pas tous ces officiers prirent part à la campagne de 1814. Trois de ces corps russes campés sous nos murs étaient commandés par des généraux d'origine française. Le gouverneur de Paris, nommé par les alliés était M. de Rochechouart; le commissaire russe près du gouvernement provisoire était Pozzo; on pensait flatter les Parisiens par ce double choix.

Le duc de Richelieu s'était rendu si utile à Odessa que le Tsar ne lui avait pas permis de faire la campagne; il ne pouvait s'en consoler: " Que ne donnerais-je pas, écrivait-il, pour que l'Empereur m'appelât auprès de lui! Son neveu cite avec orgueil cet épanchement d'un cœur généreux et véritablement français comme un témoignage éclatant de son patriotisme et de sa vertu. M. de Rochechouart était pourtant un fort galant homme et le duc de Richelieu, — il l'a bien prouvé depuis, — un noble caractère. Mais telles étaient les idées du temps qu'en attendant, en parlant comme nous venons de le rappeler, ils croyaient sincèrement obéir au devoir et à l'honneur.

Comment ne l'auraient-ils pas cru, quand ces Français renaissant vainqueurs, dans notre pays vaincu étaient accueillis avec enthousiasme par les royaistes parisiens? Le triomphe de la joie qu'ils eussent connue depuis vingt ans. L'un d'eux le déclarait dans une Ode aux souverains alliés, que publia le Journal des Débats.

Enfin de la révolte, étouffant les brandons, Vos exploits bienfaits nous rendent les Bourbons.
Après avoir vingt ans pleuré sur nos conquêtes,
Notre bonheur commence au jour de nos fêtes.

Dix ans plus tard, le gouverneur meut va soutenir, en Espagne, la cause monarchique. Armand Carrel quitte notre armée, où il servait, pour s'enrôler, avec divers autres républicains, parmi les libéraux espagnols, que nous allions combattre!

— Arrivons à notre époque; évoquons les souvenirs d'hier... quel contraste!
Le gouvernement impérial vient de déclarer la guerre à la Prusse, qui a réussi à l'y contraindre. Certains républicains laissent trop entendre sans doute qu'ils achèteraient volontiers la chute de l'Empire au prix de quelques défaites, et en conviennent même entre eux. Mais ils se gardent bien de le dire hautement, et Jules Favre proteste énergiquement contre un pareil soupçon. Nos désastres leur ayant livré le pouvoir, les enfants terribles de leur parti osent s'en réjouir trop cyniquement; l'opinion publique en est écœurée. Un orléaniste, M. Vilet, s'associe seul à leur joie: de telles protestations se faisant entendre, ses propres amis doivent le désavouer.

Les autres royalistes avaient eu, dès le début de la guerre, une attitude bien différente.
Beaucoup avaient sollicité un commandement dans la garde mobile où s'étaient enrôlés comme volontaires. Le général Changarnier, oubliant sa rançune du 2 Décembre, était allé se mettre au service de l'Empereur.

La République est proclamée. L'armée allemande marche sur Paris. Ce Paris qu'on appelait la Babylone moderne, qu'on prétendait amoindri par " vingt années de corruption", s'apprête à la recevoir vaillamment.

Les Parisiens ne pourraient-ils, au dit, subir pendant huit jours les souffrances, même les ennuis d'un siège; dès qu'ils n'auraient plus leur café au lait quotidien, ils seraient prêts à se rendre: pendant de longs mois ils surent endurer le froid, la faim, l'éloignement d'être chers et l'ignorance de leur sort, sans demander grâce et sans se plaindre! Ceux mêmes qu'on croyait incapables d'un viril effort et qu'on félicitait du nom de petits crévés firent très gaillardement leur devoir.

FAITS DIVERS

ACQUITTEMENT DE PASQUA-LINE

La dernière audience de la Cour Oyer and Terminer à New-York, présidée par le juge Van Brunt s'est terminée par une scène des plus émouvantes.
On jouait Pasqueline Robertello la jeune Italienne poursuivie pour avoir tué récemment son séducteur Nicolas Pietro, à coup de revolver dans Spring Street. Le procès n'aurait depuis le 19 courant, et l'accusé qui était très fort jolie, était, de plus, dans une situation intéressante. Il avait été prouvé, au cours des débats comme Pasqueline l'avait soutenu depuis son arrestation que Pietro, un jeune tailleur de ses compatriotes, l'avait séduite en lui promettant le mariage et que c'était lui-même qui lui avait remis le revolver pour le tuer s'il ne l'épousait pas dans un délai déterminé. Ce pendant, à l'expiration du délai, Pasqueline en avait accordé un autre; elle a découvert ensuite que Pietro se moquait d'elle et se disposait à l'abandonner et à retourner en Italie. C'est alors que la jeune femme indignée est allée, dans la matinée du 2 mars dernier attendre son séducteur au passage dans Spring street, et l'a tué à coups de revolver.

Les débats ont été d'autant plus intéressants que les parents et les amis de Pietro, ne songeant qu'à venger sa mort, ont essayé de faire passer Pasqueline pour une fille perdue. Mais cette tentative de vengeance a été, au contraire, des plus favorables à l'accusée, car il a été prouvé qu'elle était honnête et qu'elle n'avait eu d'autre tort que de croire aux promesses fallacieuses de Pietro. Le jury était en délibération depuis plus de cinq heures, lorsqu'un à enfia annoncé qu'il allait rendre son verdict. La salle d'audience était littéralement bondée de curieux, et Pasqueline, d'une pâleur livide, était entourée de son avocat, de sa mère, et de ses sœurs, plus jeunes qu'elle, qui essayaient vainement de l'encourager. La délibération du jury avait été tellement longue que l'on craignait que les jurés n'aient pu s'entendre: Aus si, lorsqu'à la question sacramentelle les jurés ont répondu tous en chœur et d'une voix forte: " Non coupable", les applaudissements ont-ils éclaté avec frénésie dans toute la salle. Pasqueline, éclatant en sanglots, allait s'effaïsser, mais son avocat l'a saisie dans ses bras et l'a embrassée sans plus de façon.

Au même moment quelqu'un crie dans la salle: " Trois salves d'applaudissements pour le jury et le juge Van Brunt, qui était lui-même très ému, n'a pas jugé à propos d'empêcher cette manifestation. Après les formalités d'usage, Pasqueline est sortie accompagnée de sa mère et de ses sœurs, et la foule lui a fait une véritable ovation dans la rue.

LA LOISUR D'IMMIGRATION
On manie de Washington que le département du trésor vient d'être saisi du cas intéressant d'une vieille immigrante allemande qu'il s'agit de renvoyer de son pays en vertu de l'article de la nouvelle loi interdisant le débarquement de personnes atteintes de maladies contagieuses, constitutionnelles ou répugnantes.

Une Allemande du nom de Johanna Humicks, âgée de soixante et onze ans, est arrivée ces jours-ci à Baltimore et a été détenue dans ce port, parce qu'elle était atteinte d'un lupus ou tuberculose de la peau que le médecin inspecteur déclara être répugnant et dangereux. Un fils de la nouvelle venue, établi depuis quelque temps à German Valley (Illinois), a télégraphié qu'il désirait prendre charge entière de sa mère, mais, malgré cela, le département du trésor a décidé que Johanna Humicks devait être renvoyée dans son pays par le même paquebot qui l'avait amenée.

Il est possible que l'affaire soit portée maintenant devant le tribunal fédéral; mais le résultat final ne saurait faire l'objet d'aucun doute. La loi est formelle; tout immigré atteint d'une maladie répugnante et dangereuse doit être renvoyé dans son pays, et les fonctionnaires chargés d'appliquer la loi n'ont pas le droit de faire d'exceptions.

FERNANT GRANDJEAN
— Au Salon, deux amateurs regardent un paysage.
— Un peu plat d'épinards, dit l'un.
— Hais! C'est bien mais juste.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

MEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU-CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHE-REZ HARRIS & CAMPBELL.

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DE SES ARTICLES QUELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER, 159 Rue Bank. Téléphone No. 92.

ISLAND HOME Stock Farm.



Percheron Horses. All stock selected from the best of stock and dogs, established reputation and registered in the French and American stud books.

DEBENTURES A VENDRE

Corporation d'Ottawa. DES SOUMISSIONS adressées avec la souscription suivante: " Soumission pour débentures, " seront acceptées par la Corporation de la ville d'Ottawa, à l'office du Greffier de la ville jusqu'au lundi, premier jour de juin, à 3 heures, p. m. pour l'achat de \$26,000.00 de débentures de la Corporation dont \$20,000 dans l'intérêt de l'Ecole Normale, et \$6,000 dans celui de l'Ecole Publique.

Les \$26,000.00 sont issues en six bonds de \$1,000.00 et 8 bonds de \$2,500.00 chacun, et seront payables à la Banque de Québec, à Ottawa, le 4 mai, 1911 et porteront intérêt au taux de 4 o/o, par année, payable tous les six mois.

Des soumissions seront reçues ou pour le tout, ou pour des parts des dites débentures qui seront délivrées de la Banque de Québec, Ottawa.

La plus haute soumission, ou d'autres ne seront pas forcément acceptées.

W. P. LETT, Greffier de la Ville, Ottawa, 21 mai 1891.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Plate" Toitures Métales, Toitures en Cuivre. Douglass & Haines, 234 rue Wellington. Agents des célèbres fournaises "Superior Jewel"

CHARBON!

Les meilleures qualités de Charbon Bituminoux et Anthracite. Bien criblé Et Tamisé. O'Reilly & Honey, BLOC RUSSELL, Rue Sparks

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA. Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU, PROPRIETAIRE.

La foule continue encore à acheter nos Montres d'or et d'argent

A moitié prix. Voyez et jugez: Une montre, or solide \$9.00 Une montre, argent solide 5.00 Une montre Waltham doublée en or pour homme 12.25

Pendules et argenteries pour présents aux prix les plus bas.

A. & A. F. McMILLAN BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL 98 RUE RIDEAU

POND'S EXTRACT

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoides Hémorrhagies



Sparks & Co.
Thomas McCloy, Geo. Crinan, James Clarke, G. A. Mann, Charles Murphy, James Kierlin, George Fowler, W. Y. Rochester, J. Byth, H. S. Mon, Harry May, D. H. McLean, James Hickoy, H. A. Melvor, Alex. Duff, C. H. Cliff, James Thompson, R. T. Allan, Joe Potts, A. Person, T. J. Jones, H. Davis, A. M. Scherband, Geo. W. Segin, Alexis McDonald, P. M. Duffy, Augustin Lemay, George Mainville, Thomas Morin, F. R. Valiquette, Z. Foley, N. Bérichon, L. Alexis Lerrard, E. Châteauguay, John MacFarlane, Thos. Tubman, Joe de Mai, A. D. A. D. son office à l'Hotel d'Ottawa, à 10 hrs. par écrit les prix aux différents points de la Municipalité assistera à l'Hotel d'Ottawa à l'heure du dîner pour dejuins A. D. maître le nombre de contre le projet ré la première fois le mai A. D. 1891.

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE